

Marie NDiaye, "Les Grandes Personnes"

**Une nouvelle pièce, d'une brièveté flamboyante,  
bientôt créée au théâtre.**

Tous les bons écrivains, ou scénaristes, ne font pas de bons auteurs dramatiques : Marc Dugain vient d'en faire l'expérience avec son adaptation de Tchekhov. On préfère Roger Grenier, l'essayiste et le romancier, à l'auteur de théâtre. Et la liste pourrait être longue.

En revanche, la romancière de « Rosie Carpe », de « Trois femmes puissantes » entretient avec l'écriture dramatique des liens anciens, quasi natals, et heureux. Pour mémoire : « Hidla » ou « Papa doit manger », pièce entrée au répertoire de la Comédie Française en 2003.

Marie NDiaye sait le poids du silence, au théâtre, et des corps. Celui du dénuement des mots, de leur force allusive, de la puissance de ce qui est formulé, ou non ; évidemment, elle est à l'aise avec la liberté du théâtre, ce lieu où les morts se relèvent, où reviennent.

Dans « Les Grandes personnes », il existe un personnage, double, nommé « Ceux qui logent dans la poitrine du fils ». Tout comme loge dans la conscience d'Hamlet le spectre de son père, dans le cœur d'Antigone, la mort sans sépulture de son frère, logent dans le fils adopté de la pièce la voix de ses parents naturels, qui réclament vengeance, puisque leur nom, et jusqu'à leur existence, a été rayée par Eva et Rudy, les parents adoptifs.

Alors le fils est parti, et aussi sa sœur, fille non adoptée, on apprendra plus tard pourquoi elle a fui. Ils n'ont plus donné de nouvelles depuis des années, et pourtant Eva et Rudy sont riches, aimants, ils ont tout fait pour eux, leur semble-t-il. Ce couple a des amis anciens, Isabelle et Georges, pauvres, mais fiers de leur fils exemplaire, « le Maître ».

Voilà, le fils adoptif reviendra, la fille aussi, petit spectre au front blanc, morte sans

doute. Et le « Maître » et fils modèle, tous les soirs chez ses parents, disparaîtra après avoir tenté de dire à ceux qui « n'ont jamais su distinguer entre leur être et le mien » qu'il violait certains de ses élèves. Et cela, personne ne veut l'entendre, à l'école non plus, sauf Madame B., une étrangère, qui vient exiger réparation pour son fils Karim. Elle sera chassée, rejetée.

La culpabilité rôde, entêtante, les couples modèles se fissurent, et c'est l'enfance qu'on sacrifie : « Maudits soient les parents ». Mais comment faut-il aimer ses enfants ? C'est toujours trop, ou pas assez.

Ce qui est famélique c'est combien cette écriture irradiante contient de violence, d'inquiétude, de fantômes, de flèches acérées sur les rapports sociaux, de réflexion complexe sur la filiation, d'humour tranchant aussi. Les dialogues, d'une pureté de diamant dur, recèlent des abîmes de vie, de douleur, de secrets. Chaque réplique est une bombe, qui implose. On oscille, dans un lent et obsédant balancement, entre une simplicité quasi biblique, une apparente banalité, et des moments d'aveux abrupts. Ces quatre-vingt-neuf pages irradiant, brûlent, se dévorent.

« Les Grandes personnes » de Marie NDiaye, ( à paraître le 17 février chez Gallimard ) sont à l'affiche du théâtre National de la Colline du 4 mars au 3 avril, dans une mise en scène de Christophe Perton, familier du théâtre de Marie NDiaye : il lui a passé commande en 2003 de « Rien d'humain », et également monté « Hilda ».

**Odile Quirirot**

Le 08.02.2011